

« Je crois être un bon écrivain »

Extraits de la correspondance inédite entre Henry Bauchau et André Molitor

La correspondance qu'ont échangée Henry Bauchau et André Molitor est certainement l'une des plus longues et l'une des plus riches que l'on trouve au Fonds Henry Bauchau. La première lettre conservée date de 1939, les dernières de 2004, soit un an avant la mort d'André Molitor. Même si nous ne disposons pas d'une correspondance complète, nous pouvons voir que cet échange fut très régulier au cours du temps. En mai 2001¹, André Molitor a apporté un témoignage personnel à la fois précieux et loyal sur son ami et les circonstances dans lesquelles ils se sont connus : à l'université, où ils poursuivaient tous deux des études de droit, et dans le groupe de *La Cité chrétienne* dont ils devinrent ensemble rédacteurs en chef à la veille de la guerre. Si leurs parcours s'orientent diversement ensuite, notamment du fait des difficultés que rencontre Henry Bauchau et de son départ de Belgique, ils n'en sont pas moins demeurés proches amis, animés d'une confiance et affection indéfectibles l'un envers l'autre, dont témoigne cette très longue correspondance.

Né en 1911, André Molitor a été un grand commis de l'État belge d'avant le fédéralisme, mais son rayonnement comme intellectuel, sa dimension engagée et sa figure de chrétien lui confèrent, au-delà de ses fonctions, une stature exceptionnelle. « Depuis la fin des années trente, il s'est forgé une personnalité. Il a échappé à la fascination de Maurras et de l'Action française ; admirateur d'Emmanuel Mounier, il a fait le choix d'être un catholique de gauche, adversaire tout à la fois de ces extrêmes que sont le juridictionnalisme et le cléricisme, mais il refuse "un séparatisme contraire aux exigences de notre foi" » écrit Hervé Hasquin dans la notice qu'il lui consacre à sa mort². La mise en regard des parcours des deux amis suscite bien des réflexions, tant, partis de points similaires, ils ont été dissemblables dans leur forme ; peut-être moins dans les engagements profonds et le goût de la discrétion.

Après avoir dirigé un cabinet ministériel aux côtés de Pierre Harmel (1958), André Molitor devient en 1961 et pour dix-sept ans, le chef de cabinet du Roi Baudouin. Ouvrage qu'il a publié, *La fonction royale de Belgique* (1979, réédité en 1994), fait autorité sur les responsabilités du chef de l'État belge à la fin du XX^e siècle. Auteur également de *L'Administration de la Belgique* (1974), André Molitor a aussi été professeur d'administration à l'Université catholique de Louvain de 1949 à 1981, date à laquelle il devient membre de l'Académie Royale de Belgique.

1 Voir « Interview d'André Molitor, 22 mai 2001 », Myriam Watthee-Delmotte, *Bauchau avant Bauchau*, en amont de l'œuvre littéraire, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2002, p. 55-59.

2 Voir : http://www2.academieroyale.be/academie/documents/MOLITORAndreARB_2010_111500.pdf
Cette notice dresse un portrait très riche de l'intellectuel et homme d'État, propose sa bibliographie complète, ainsi qu'une photographie du jeune André Molitor dont les traits très fins rappellent étonnamment ceux du jeune Henry Bauchau.

Outre *Culture et christianisme* (1944) et *Aspects de Paul Claudel* (1945), il publiera aussi des mémoires intitulées : *Souvenirs, un témoin engagé dans la Belgique du XX^e siècle* (1984). Le journal *Feuilles de route* en 1987 montre aussi l'étendue de ses connaissances dans le domaine de la littérature européenne. Rappelons encore qu'il créa en 1945 *La Revue Nouvelle* dont il fut le directeur jusqu'en 1961, revue qui joua un rôle certain dans le courant de la démocratie chrétienne belge. Il y signa en 1958 une série d'articles importants sur « Scientifiques et techniciens » et sur « L'avenir de l'université ».

L'intérêt de la correspondance est de nous montrer, sur plus de six décennies, deux hommes échanger en toute confiance sur toutes sortes de sujets : l'actualité de la Belgique et du monde, leur travail, leurs inquiétudes et leurs espoirs, leurs lectures, leurs amis et leur famille. Toute une époque défile sous leur plume, avec ses troubles et ses mutations, tout un pan de l'histoire belge aussi, fertile en remous, histoire dans laquelle André Molitor fut plus souvent acteur là où son ami regrettait de n'en être qu'un lointain spectateur.

Les sujets personnels sont abordés sans fard, comme lorsqu'Henry Bauchau sollicite à plusieurs reprises son ami pour une aide afin de partir dans une université étrangère ou témoigne de ses difficultés financières. Il arrive aussi à André Molitor de demander conseil à Henry Bauchau, comme en juillet 1990 où il cherche un éditeur susceptible d'accueillir les mémoires de son père qui, pendant 26 ans, fut administrateur en Perse – où lui-même est né.

Cette correspondance est émouvante à plus d'un titre. On y trouve cette profondeur humaine qui caractérise l'œuvre d'Henry Bauchau avec laquelle consonne la sensibilité d'André Molitor, toujours enclin à commenter de manière précise et personnelle les œuvres de son ami, à lui apporter un point de vue sincère, le plus souvent admiratif. La confiance qu'il témoigne à un écrivain en mal de reconnaissance a été un soutien important pour celui qui doutait de lui et déplorait le manque d'écho de ses premières œuvres. Ces échanges nous conduisent aussi à suivre “les travaux et les jours” de deux familles, avec les fêtes et événements heureux, les voyages et les vacances, à Salernes pour l'un, en Bretagne pour l'autre... Ils évoquent aussi les deuils et les afflictions que les deux amis partagent, avec retenue, comme lorsqu'André Molitor perd une de ses petites-filles d'un cancer, ravivant le souvenir de la terrible épreuve traversée par la belle-fille d'Henry. L'émotion transparaît à de petits signes, comme la fréquence plus grande des lettres dans ces moments-là, et les sujets abordés, liés à la littérature, propres à distraire les deux amis de leur peine. Enfin le lecteur est lui-même très ému dans ce parcours des deux vies à sentir le temps qui passe aux changements de graphie qui au fil des lettres signalent le grand âge qui point, les capacités qui diminuent, tandis que les sentiments au contraire s'approfondissent et se teintent de nostalgie dans une grande dignité.

Catherine Mayaux

Bruxelles 15
102 rue P.E. Denoye

20 juin 66

Mon cher Henry,

J'ai attendu d'avoir fini la lecture de *La Déchirure* pour te remercier de me l'avoir envoyée. J'en ai lu ce soir les dernières pages et je suis heureux de te dire combien c'est à mes yeux un beau livre. Pour moi qui ai très peu d'imagination poétique, c'est toujours un événement joyeux de voir combien tu te renouvelles dans tes livres et tes poèmes, bien que la substance fondamentale reste la même. – La donnée même du livre : l'idée d'avoir entrelacé l'évocation de l'image maternelle avec le long voyage à la recherche de toi-même est une intuition riche et remarquable. Mais la mise en œuvre n'est pas inférieure à cette donnée de base. On sent que tu t'y es mis entièrement, et cependant cela dépasse largement la catégorie de l'autobiographie parce que cela rejoint ce que Goethe appelait les Mères³ au pluriel, et qui nous concerne tous.

Enfin la forme est égale au contenu. Il n'y a pas d'hésitation ni de gaucherie, la langue est sûre d'elle-même, ce qui n'est pas peu dire pour des thèmes aussi difficiles à traiter.

J'espère que cela aura beaucoup de succès. On fait un sort à tant de banalités qui ne résistent pas une saison. Ceci, qui a été longuement porté, longuement mûri et fermement composé, devrait être mis en vedette bien au-dessus de tant d'autres livres dont on parle trop. Je souhaite que quelques critiques importants aient assez d'intelligence et de flair pour s'en rendre compte. J'avoue un grand sentiment de fierté à voir qu'un très ancien ami a fait une si belle œuvre. Et je suis heureux que, comme tu me le disais la dernière fois qu'on s'est vus, tu aies à présent assez de loisir pour y travailler comme il le faut.

X

Je regrette de n'avoir rien à t'offrir en échange comme production personnelle ! Dans l'étrange métier que je fais depuis exactement cinq ans⁴ il ne m'est d'ailleurs pas permis

3 Dans *Faust II* de Goethe, publié à titre posthume en 1832, Faust cherche à ramener sur terre les fantômes d'Hélène et de Pâris. Il descend alors dans la demeure de mystérieuses divinités, les « Mères » dont le nom même trouble le héros.

4 André Molitor est devenu chef de cabinet du Roi des Belges en 1961. Cette fonction l'a conduit à une position de réserve et de discrétion. Il avait publié plusieurs ouvrages comme *Aspects de Claudel* (voir note 39), *Tragédie et Triomphe dans le christianisme*, *Vie et Spiritualité* en 1945, année où il a aussi créé *La Revue Nouvelle*, publication de référence pour la démocratie chrétienne. Ses travaux techniques sont très connus, notamment *La fonction royale de Belgique* (Crisp, 1978), maintes fois réédité. Il publiera ses *Souvenirs. Un Témoin engagé dans la Belgique du 20^e siècle* en 1984, *Feuilles de route* en 1993 – qu'admira beaucoup Henry Bauchau comme il en témoigne dans le *Journal d'Œdipe sur la route* - et un ouvrage d'art sur *Quatre bonheurs : Provence, Ardennes, Bruxelles, Val de Meuse* en 1998.

de publier, sinon des papiers tout à fait scientifiques. Au reste je n'ai pas assez de temps à moi pour produire un travail personnel très suivi et j'avoue que l'âge venant (ah ! oui, bientôt 55 ans) après une journée harassante je ne suis guère en état de le faire. N'importe : j'essaie tout de même de ne pas passer de semaine sans écrire un peu (une espèce de journal intérieur et aussi une mise en ordre de notes sur des souvenirs et des expériences passées). Il y a là pas mal de rames de papier qui peu à peu prennent forme mais qui sont, pour un temps indéterminé encore, sans destination.

En attendant je passe ma vie dans un poste d'observation assez privilégié mais où l'action semble très indirecte, à considérer un pays qui se débat curieusement dans des soubresauts sans noblesse. J'avoue ne pas voir très bien où on va, et ce que je vois n'est pas encourageant. Mais il faut regarder plus loin.

J'espère que tous les tiens vont bien. Édith et moi sommes deux fois grands-parents depuis l'an dernier. C'est une étape ! J'imagine que tu dois aussi en être là ou à peu près.

Merci encore, mon cher Henry, et bien affectueusement

André

Gstaad 16 octobre 66
Chalet Bergrosli

Mon cher André

J'ai laissé ta lettre de fin Juin sans réponse, elle m'a cependant beaucoup touché tant par la lecture attentive et amicale qu'elle révélait que par son appréciation de l'œuvre.

Le livre que l'éditeur a fait sortir à un mauvais moment a suscité quelques bons articles surtout en Suisse et en Belgique, mais en France on n'en a parlé que dans quelques journaux. Il faut longtemps, je le crains, lorsqu'on n'est pas « dans le mouvement » ou « dans le vent » comme on dit aujourd'hui, pour attirer l'attention et je n'ai plus le goût, ni le temps d'être sur cette vague-là.

Un peu plus de succès m'aurait arrangé car ce livre a toujours été conçu par moi comme le premier d'une série et cela me pose certains problèmes de temps et d'études.

Après avoir abordé l'image de la mère, je voudrais dire celle du père. À la fin du chapitre "la lignée" il est dit en 3 lignes qu'il aurait voulu être officier, que son père ne le lui permet pas et qu'il est incapable de se révolter contre lui. Que c'est dans cet échec que la mère et ses enfants ont vécu.

Après m'être lancé sur beaucoup de fausses pistes, je suis arrivé, guidé par des rêves [...] à l'idée ou plutôt au devoir suivant : il faut réaliser dans l'imaginaire (vécu) le désir du père. Puisqu'il voulait être officier et faire la guerre, que cela soit.

Chose inattendue il est apparu que cette guerre ne pouvait être que la guerre de Sécession. Vraie guerre comme sont seulement les guerres civiles – où s'affrontent le monde patriarcal et celui de la raison et de la science. Guerre⁵ dont les noirs de l'inconscient sont l'enjeu tout en n'y participant pas et qui au lieu de guérir le mal noir l'étend à l'ensemble des États Unis [sic], donc de l'occident.

Je me suis donc mis à étudier cette guerre et j'y trouve toutes sortes d'éléments inattendus qui entrent dans mon propos. Tout l'univers de la Déchirure, je veux dire la mythologie familiale, s'est ordonné en sudistes, et nordistes. La maison chaude est sudiste, patriarcale et s'accommode de l'esclavage. La maison froide nordiste, industrielle, rationnelle, moralisante. Elle représente le progrès mais avec la tentation de nier les valeurs de l'enfance.

Il s'agit de vivre une guerre nécessaire, qui ne débouche pourtant pas sur l'écrasement du vaincu et la négation de ses valeurs. Comment, je ne sais, cela devra se trouver en marchant.

Il s'agit pourtant que cette aventure que le lecteur doit savoir imaginaire, comme il sait que Mérence n'existe pas, soit traitée de façon réaliste. Là s'élève une grande difficulté. Tous les récits de la guerre de Sécession révèlent que les conditions de nature : climat, densité de population, forêts, cours d'eau y ont joué un rôle très important. Je ne sens pas cette nature, je pressens cependant qu'elle est à une autre dimension. Il faut que j'intègre ces forêts, ces fleuves si larges, cette dimension tout autre de tout.

Pour cela un séjour assez long aux États Unis [sic] m'est nécessaire. Je n'ai pas les moyens de le faire. Je n'ai que deux solutions : obtenir une bourse, une aide quelconque ou aller enseigner aux États Unis [sic] durant un semestre. Il n'y a pas tant d'écrivains en Belgique, n'existe-t-il aucune possibilité d'obtenir une aide qui me permettrait de séjourner librement quelques mois là-bas ? Il me semble que tu dois être bien placé pour obtenir un tel renseignement.

Si c'est impossible⁶, il serait important que je puisse donner aux universités américaines auxquelles je m'adresserais ta référence, peut-être celle de Pierre Harmel⁷, ou d'autres personnes ayant apprécié mon livre et que tu connaîtrais.

Je sais que la démarche à la fois onirique et analytique qui est la mienne peut étonner, elle est un garant de sincérité pourtant. Elle ne peut donner ses fruits que si à cette plongée dans les profondeurs et les phantasmes, correspond un très strict réalisme pour tout ce qui concerne le quotidien de la vie et son cadre. Je ne veux pas imaginer l'Amérique, mais la vivre.

5 Le mot apparaît dans l'interligne supérieur au-dessus d'un mot biffé, sans doute « Monde ».

6 Note d'Henry Bauchau dans sa lettre : « on envoie pourtant tant de gens en missions diverses. Je sais que notre société est ainsi faite qu'il apparaîtrait indécent d'envoyer quelqu'un avec mission de rapporter un livre. Pourtant ! »

7 Pierre Harmel (1911-2009) fut une personnalité importante de la vie politique belge de la seconde moitié du XX^e siècle : élu en 1946 député social-chrétien, il fut Ministre de l'Instruction publique (1950-1954), de la Justice (1958), des Affaires Culturelles (1958-1960), de la Fonction Publique (1960-1961), Premier Ministre (1965-1966), Ministre des Affaires Étrangères (1966-1972). Il présida le Sénat de 1973 à 1977 et se vit conférer le titre de Comte par le Roi Baudouin en 1991.

Je tente là une entreprise difficile car il faut dans un récit tout intérieur intégrer une sorte de western énergique. Si je réussis ce deuxième monument funéraire, cette seconde « mise à vie », je crois que je serai enfin libre de dire d'autres choses qui sont au delà [sic] du devoir (envers la lignée peut-être, je ne sais).

J'ajoute que si, après cette rupture causée par la guerre, mon pays pouvait m'aider à réaliser mon œuvre, cela guérirait sans doute en moi une blessure demeurée très profonde.

Je me risque à te parler de cela car tu as toujours montré de l'intérêt pour ce que je fais. J'ai jusqu'ici écrit dans des conditions constamment difficiles. J'arrive à un âge où je ne dispose plus d'autant de forces⁸, où j'ai besoin de plus en plus de concentration, ce que je ne puis que rarement trouver.

J'ai besoin d'aide pour accomplir la partie la plus importante de mon œuvre qui est encore devant moi. Je suis un écrivain tardif, qui s'est trouvé malaisément, à travers de multiples empêchements intérieurs ou extérieurs. Je suis inquiet de voir tout ce qu'il me reste à faire, alors que je suis sur la pente déclinante des forces et que je dispose de si peu de temps. Je m'adresse à toi comme à quelqu'un qui n'est pas seulement un ami, mais qui peut comprendre l'exigence qui me pousse et qui a peut-être, dans le poste d'observateur où il se trouve, la possibilité de voir ce qui pourrait m'aider.

J'espère t'envoyer d'ici la fin de l'année un recueil de poèmes : La pierre sans chagrin, consacré à l'abbaye cistercienne du Thoronet en Provence. Il fait partie d'un recueil plus important, auquel appartient aussi « Blason de décembre » que je veux encore laisser mûrir un an ou deux.

J'ai été heureux de savoir que tu n'avais pas cessé d'écrire. Tu es de ceux de qui j'attends un livre important, grave et pas sérieux comme je les aime. Il est peut-être heureux que tu sois retiré de ce travail d'articles et d'études brèves auquel on consacre tant de temps pour être forcé de te concentrer sur une œuvre ou un journal de plus longue haleine où les événements décantés n'apparaissent plus que dans leurs grands mouvements et leurs signes concrets.

Je voudrais te demander l'adresse du Chanoine Leclercq⁹. Je lui ai envoyé la Déchirure [,] l'éditeur m'a dit que le livre était revenu sans doute par suite d'une fausse adresse.

8 Henry Bauchau a alors 53 ans.

9 La personnalité du Chanoine Leclercq et son rôle dans la vie et l'esprit d'Henry Bauchau sont très connus. Ordonné prêtre en 1917, Jacques Leclercq (1891-1971) a fondé et dirigé *La Cité chrétienne* en 1926, revue dont André Molitor et Henry Bauchau furent ensemble rédacteurs en chef juste avant la guerre et dans laquelle Henry Bauchau écrivit de nombreux articles dans les années trente. Après la guerre, il se positionne en faveur du mouvement d'inspiration chrétienne « Rénovation wallonne ». Chercheur en sociologie, il s'enthousiasme aussi pour Vatican II. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont on ne trouve à ce jour qu'un exemplaire dans la bibliothèque de Bauchau. La dédicace, cependant, en est intéressante : *Saints de Belgique*, (Bruxelles, Éditions de la Cité Chrétienne, 1942) : « À Henri Bauchau / qui voudrait bien que nous / ayons le sens de la grandeur / Jacques Leclercq »

Voici que je te demande à nouveau un service. C'est une sorte de fatalité, j'aimerais avoir un jour l'occasion de t'en rendre un.

Très amicalement à toi
Henry

Cette lettre, si tardive, suit plusieurs mois très chargés de travail. Cela explique ce S.O.S. Si je ne puis aller aux États Unis [sic], sans y avoir trop de travail, il me faudra à nouveau des années pour écrire ce livre.

10.11.1968
Gstaad
R. le 29.11¹⁰

Mon cher André

Je romps un long silence pour te demander un conseil. J'ai dû subir cette année une grave opération¹¹, cette interruption de mes activités habituelles m'a amené à faire un certain nombre de réflexions et à reconsidérer les perspectives des années futures. Je m'aperçois que pour parachever l'œuvre entreprise il ne me reste pas tant de temps et que je dois de plus en plus concentrer sur elle ce que j'ai de forces.

Voilà dix-huit ans que je travaille à l'école que j'ai fondée ici. Certes je suis mieux aidé et je dispose de plus de temps, mais la préoccupation et la responsabilité restent lourdes. Il me semble que je pourrais faire mieux et plus que cela. Cette école a été une activité de nécessité entreprise pour permettre à mes enfants de poursuivre leurs études. Ce temps est passé et je suis toujours là. Je souffre de la demi-solitude à Gstaad, du manque de contacts intellectuels. Ceux que j'ai sont ailleurs et les déplacements entravent mon travail. En résumé le recueillement ici a peut-être cessé d'être bénéfique. Je suis gênée de vivre à notre époque tout à fait en marge de l'Histoire qui se fait et dans un pays qui n'y participe que faiblement. J'aimerais passer la dernière partie de ma vie dans un pays dont je sois citoyen, pouvoir participer à l'activité générale, au mouvement de notre monde. Mener aussi une vie plus compatible avec le métier d'écrivain.

C'est pourquoi je m'interroge sur les possibilités éventuelles, sur l'utilité d'un retour en Belgique. Je n'ai pas quitté la Belgique par hasard, mais mû par un mouvement intérieur. Je ne pouvais me pardonner l'erreur d'avoir cru possible un

10 Chacun des deux épistoliers note presque systématiquement sur la lettre la date à laquelle il a répondu.

11 Dans *Dialogue avec les montagnes, Journal du Régiment noir (1968-1971)*, Henry Bauchau évoque une hémorragie au début de l'année 1968 suivie d'une opération (Actes Sud, 2011, p. 25-26).

mouvement comme celui des Volontaires du travail, en pleine guerre¹². Les événements qui ont suivi, l'après guerre tout cela [sic] m'a ridiculisé à mes propres yeux et d'une certaine façon je me suis, inconsciemment, puni par l'exil. Beaucoup de temps s'est écoulé, je crois comprendre mieux ce qui s'est passé, l'importance et les limites de mon erreur et de ma naïveté.

Mais y a-t-il quelque chose à faire pour moi en Belgique ? Ce n'est pas sûr. Je crois être un bon écrivain mais je suis demeuré inconnu ou presque. Je n'ai pas un nom, je ne représente pas une valeur marchande. D'ici une année environ je pourrai sortir simultanément un roman auquel je travaille mais qui est déjà avancé, une pièce écrite que je dois revoir et sans doute modifier lorsqu'elle sera moins proche et un recueil de poèmes qui comprendra les plaquettes et poèmes parus en revues que j'ai fait sortir ces dernières années, plus quelques inédits¹³. Je doute que tout cela touche plus qu'un public restreint, je ne vois donc pas le moyen de vivre comme écrivain. Je crois être un bon professeur¹⁴ et je crois que je pourrais réussir dans une université, surtout pour les travaux de séminaire. Je puis enseigner la littérature, l'histoire littéraire, l'histoire de l'art. Mais d'après ce que je sais des structures des universités en Belgique, il ne semble pas que quelqu'un venant de l'extérieur puisse y entrer¹⁵. Quant à l'enseignement secondaire le nombre d'heures d'enseignement ne me laisserait pas le loisir d'écrire.

À première vue les possibilités d'un retour en Belgique semblent nulles, mais tant de choses ont changé en vingt ans que je ne suis plus au courant. Je ne vois que toi à qui je puisse demander un conseil objectif.

Si je songe à revenir en Belgique ce n'est pas par goût superficiel ou par facilité, c'est parce que j'éprouve le désir de finir ma vie comme citoyen d'un pays, membre d'une communauté au sein de laquelle je pourrai¹⁶, peut-être, être utile.

Je n'ai pas de grands besoins financiers, ma femme et moi sommes habitués à une vie retirée. J'ai par contre besoin de temps, c'est le luxe de l'époque. Ce luxe est mon problème que je te pose, non sans être un peu gêné de faire ainsi appel à toi. Ce problème n'a aucune urgence, j'ai mis longtemps à me décider à t'écrire, il n'est pas du tout nécessaire que tu me répondes rapidement. Ce n'est pas non plus un problème crucial, si rien n'est possible je puis continuer ici, ou trouver un poste

12 Voir ce qu'en dit André Molitor dans l'entretien publié dans l'ouvrage de Myriam Watthee-Delmotte, *Bauchau avant Bauchau, en amont de l'œuvre littéraire*, Louvain-la-Neuve, *op. cit.*, p. 55-59.

13 Le roman est sans doute *Le Régiment Noir* qui paraîtra en 1972 (les dates portées à la fin du roman sont « 5 mai 1968-21 décembre 1971 ») ; la pièce *La Machination* (L'Aire, 1969) et le recueil poétique *Célébration* (L'Aire, 1972).

14 Voir à ce sujet le témoignage d'Anne Davenport qui fut son élève dans la *Revue internationale Henry Bauchau* N°2, 2009, p. 69-73 : « *il miglior fabbro* dans l'art d'Henry Bauchau ».

15 Henry Bauchau sera toutefois invité à faire un cycle de conférences en octobre 1987 à l'Université catholique de Louvain où il avait été étudiant en droit, conférences publiées dans *L'écriture et la Circonstance*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 1988, « Chaire de poétique 2 ».

16 Le mot a été retouché et il est difficile de décider si le scripteur a tranché entre « pourrai » et « pourrais ».

dans une université américaine où les conditions de travail semblent favorables aux écrivains.

Je suis confus de te parler si longuement de moi. J'ai peine à imaginer le monde où tu te meus, si différent du petit cercle où je tourne, et quels sont tes centres d'intérêt actuels. On dirait qu'après avoir pansé ses blessures, le monde, sous l'effet de nouvelles générations, est à nouveau en fermentation.

Je suis très amicalement à toi

Henry¹⁷

29.7

début années 70

Gstaad

Cher André

J'ai laissé passer bien du temps sans répondre à ta lettre mais je viens de traverser des mois bien surchargés et qui ne m'ont laissé aucun loisir.

Ton appréciation sur mon livre m'a fait plaisir. On n'accomplit pas un travail aussi lent et destiné à une aussi petite audience sans un certain sentiment de vanité. Écrire des poèmes quand les deux tiers du monde sont menacés par la faim et tourmentés par le sentiment d'infériorité ce n'est pas facile.

Mais après tout il faut faire ce pourquoi on est fait et j'ai au moins tenté de faire une poésie ouverte sur la vie. Quand j'ai été obscur ou fermé c'est par maladresse non par vouloir.

Je ne sais pas ce qu'ils ont mis dans la prière d'insérer dont tu me parles¹⁸, je ne l'ai pas vue. J'aurais mauvaise grâce à renier l'influence de St John Perse¹⁹ [sic] sur les premiers de mes poèmes, elle est indéniable. C'est une époque, depuis je suis allé dans d'autres directions, mené de plus en plus par un ton, par un rythme même

17 La réponse d'André Molitor n'a pas été retrouvée ; mais une nouvelle lettre d'Henry Bauchau en date du 23 décembre de la même année évoque la proposition de rencontrer des personnalités en Belgique, lui suggérant aussi de lui envoyer un Curriculum Vitae.

18 Nous ne disposons pas de la lettre d'André Molitor qui permettrait de comprendre l'allusion.

19 On ne trouve pas les œuvres de Saint-John Perse dans la bibliothèque du fonds Henry Bauchau ; en revanche plusieurs de ses journaux (*La Grande muraille*, *Jour après jour*, *Les années difficiles*) évoquent sa lecture, des conversations à son sujet, l'influence qu'il eut sur le jeune poète ou le rêve qu'il fit à son sujet. Dans *Les années difficiles*, en pleine gestation de son *Mao Zedong*, il confie à la date du 25 mars 1975 : « Il faut que parallèlement à la fin de la *Longue Marche* je relise l'*Anabase* de Saint-John Perse. Dans *Jour après jour*, à la date du 1^{er} mars 1983, on peut aussi relever : « Je me souviens du temps où les textes des *Éloges* et de l'*Anabase*, introuvables en librairie, circulaient parmi nous de main en main, tapés à la machine. Nous avions vingt ans alors et cette forme de gloire valait bien un prix Nobel, même si elle était ignorée de Saint-John Perse. » (p. 26)

qui ne se trouve souvent une pensée qu'après coup, et moins par les images. À dire vrai l'image avec sa force de choc et son vague est souvent pour moi une tentation²⁰.

Je devrais plutôt parler de cela au passé car je suis accablé de travail – l'homme moderne n'est plus l'homo faber mais l'homme fatigué- que cette année je n'ai plus pu écrire. J'espère m'y remettre en automne.

Je n'ai pas pour le moment de perspective de voyage en Belgique. Les bouleversements gouvernementaux ont peut-être changé ton travail, je ne sais si tu le souhaitais.

Quoi qu'il en soit merci de ta lettre si compréhensive, si la Revue peut parler de mon recueil cela me fera bien entendu plaisir.

Crois-moi, mon cher André, très amicalement à toi

Henry

Gstaad 19.1.74

Mon cher André

Je te remercie de ta bonne lettre, j'avais compris que ton silence signifiait que tu n'avais rien vu de possible pour moi dans les universités belges. Depuis ma lettre de septembre²¹ nous avons pu enfin vendre un de nos chalets ce qui a beaucoup clarifié notre situation sans la régler encore complètement. Nous avons pu rouvrir l'hôtel qui a pris un bon départ à Noël. Tout est donc moins tendu, il reste à trouver des solutions à long terme. Il y a dans ta lettre un élément qui a retenu mon attention, tu y parles de professeurs visitants qui viennent dans les universités belges en vertu d'accords bilatéraux. Ne serait-il pas possible sur cette base que je sois engagé pour des sessions de quelques mois par des universités étrangères avec lesquelles la Belgique a des accords culturels. Cela m'intéresserait, me permettrait de continuer à consacrer l'essentiel de mon temps à écrire et pourrait s'articuler avec l'activité de Laure. En effet l'Hôtel Montesano est un hôtel saisonnier qui n'est ouvert que 3 mois l'hiver et 3 mois l'été.

Je suppose que pour être sur les listes de gens engageables il y a des formalités à accomplir et qu'il faut être appuyé.

20 On pourra rapprocher ce propos de la réserve de Philippe Jaccottet sur la question des images, et plus généralement d'une réserve post-surréaliste sur cette question chez les poètes de la seconde moitié du XX^e siècle : « J'aurais voulu parler sans images, simplement pousser la porte... », *Chants d'en bas, poèmes*, [Lausanne, Payot, 1974], Paris, Gallimard, 1977, p. 49.

21 Henry Bauchau renvoie sans doute à sa lettre envoyée de Montréal le 13 septembre 1973, à la fin d'une rencontre d'écrivains américains à laquelle il était convié pour parler du *Régiment Noir*. H. Bauchau évoquait dans cette lettre les difficultés auxquelles il était confronté à Gstaad et son espoir d'assumer une session de cours le printemps suivant à l'Université Laval à Québec. Une autre lettre envoyée en décembre de la même année évoquait aussi le projet d'hôtel.

À mon âge, à moins de jouir d'une grande notoriété, il n'est plus possible de trouver d'engagement durable, mais des sessions de cours ou de séminaires seraient peut-être possibles. As-tu une idée de cela ?

Les poèmes que je t'ai envoyés datent de 69 et 70 et ont été écrits à l'occasion du film que René a fait avec Storck sur Paul Delvaux²². Chacun d'eux est modelé de façon très précise sur un tableau mais essaie d'en rendre l'esprit tout en en traitant tout à fait librement l'aspect. Ce n'est pas une tentative de traduction mais de transmutation. Oui, depuis plusieurs années je me laisse de plus en plus guider par les mots ou si l'on veut par l'inconscient, mais non sans débat. J'essaie toujours d'être aussi clair que je le puis sans trahir la dictée intérieure, ce qui fait que je suis parfois aussi obscur, mais dans ce cas, c'est ce que la chose à dire [sic] ne m'est pas claire à moi-même. Je viens de consacrer un an à un long poème « La Chine intérieure » né des événements de l'année 1973 et de poèmes de 72 consacrés à une lecture de la pensée ou de la parole du corps. Je viens de mettre l'ensemble du recueil au point. C'est je crois, surtout le long poème, mon œuvre poétique la plus considérable par les thèmes abordés, l'effort de forme et la simplicité du ton. C'est ma réaction à une situation de désastre (nous avons vendu notre chalet au moment où depuis des mois tout semblait perdu et la faillite inévitable) [,] à la lecture approfondie de Mao, à la relecture des Évangiles, à la rencontre avec l'œuvre de Simone Weil qui m'est tombée dans les mains par hasard (le volume : *L'attente de Dieu*)²³. Il marque mon retour non peut-être à une conception religieuse car cela ne s'est pas passé ainsi, mais à une vie intérieure religieuse. Depuis plusieurs années j'étais redevenu, selon ma faible mesure, un homme de prière, mais dans l'obscurité. Maintenant j'essaie consciemment de balayer devant ma porte et d'enlever les obstacles. Je crois que je reste, comme je l'ai été longtemps, un peu un mystique matérialiste mais l'idée de Simone Weil que la matière est par l'obéissance le grand modèle m'a permis de sentir²⁴ le point de jonction de ces contraires.

J'ai reçu il y a quelque temps une lettre du Ministre de la Culture Pierre Falize²⁵ me disant que le prix annuel de littérature française-Triennal du roman pour la période 1970-72 m'a été attribué pour "Le régiment noir". Je n'ai reçu pour cela aucune coupure de presse ni aucune autre nouvelle. Je ne sais pas ce qu'est ce prix, par qui il est attribué ni en quoi il consiste. J'ai remercié M. Falize et suis resté dans le bleu, si tu avais quelque lumière à ce sujet je serais heureux d'être éclairé.

22 Le peintre Paul Delvaux (1926-2002) évolua du post-impressionnisme à l'expressionnisme puis au surréalisme. Le critique d'art et scénariste René Micha (1913-1992) avait déjà travaillé en 1946 à un film sur Delvaux avec Henri Storck. Celui-ci réalisa en 1971, avec le même scénariste, un autre film sur Paul Delvaux : *Paul Delvaux ou les femmes défendues* (18 mn).

23 Le journal des années 1972-1983, *Les années difficiles*, est constellé de références à Mao, dont le romancier écrit la biographie, et à Simone Weil. On ne trouve cependant pas l'ouvrage évoqué dans la bibliothèque de l'auteur conservée au Fonds Henry Bauchau. Sur Simone Weil, voir l'article d'Irène Poutier, « Henry Bauchau : de la nécessité dans la création », *Revue internationale Henry Bauchau* N°2, p. 74-87.

24 Le mot est écrit dans l'interligne supérieur au-dessus d'un mot biffé, sans doute « voir ».

25 Pierre Falize (1927-1980) fut Ministre de la Culture en 1973-1974.

[..]

Je suis stupéfait de voir que les immenses armées de ministres, experts, fonctionnaires spécialistes du monde occidental ont été à ce point surpris par la très prévisible crise du pétrole. Ils ont laissé s'édifier partout un immense édifice économique sans apparemment jamais s'interroger sur ses bases ni se préoccuper du problème de l'autonomie réelle des peuples qu'ils doivent guider. Or ce n'est que l'autonomie qui permet d'affronter la part d'inconnu, d'imprévisible, de terrible que peut toujours, que doit comporter l'événement ou l'avènement.

Il me semble que cette lettre s'allonge hors de toute convenance mais les limites de l'amitié sont plus vastes.

Il se peut que je doive aller à Bruxelles cet hiver, dans ce cas je te ferai signe. L'épuisement que te cause l'obscurité de l'hiver serait diminué par un petit saut, fut-il [sic] d'un long week-end dans la neige et peut-être le soleil. Penses-y.

Très amicalement à toi et à Édith

Henry

Je ne sais où tu as appris la mort de Blanche Jouve. Elle laisse Pierre Jean Jouve très affecté. Cela a été pour moi aussi une perte sensible quoique attendue. C'était une femme supérieure et je lui dois ce que je commence à oser appeler mon œuvre.

Gstaad 20.5.74

Mon cher André

J'ai reçu ta longue lettre et suis heureux de ton sentiment sur « la Chine intérieure²⁶ ». Écrit dans un moment d'extrême difficulté de ma vie c'est bien une sorte de poème autobiographique en ce sens qu'il reprend la plupart des grands thèmes et de ma vie et de mon œuvre. C'est aussi un peu, en un moment où je ne pouvais imaginer ce que serait la suite de mon existence, une sorte de provisoire testament. Je ne sais encore quand ni comment il pourra paraître, car rares sont ceux qui peuvent apprécier en même temps sa part religieuse et sa part politique.

La liaison entre ce poème et « Lecture du corps » est de l'ordre d'abord de la

²⁶ Ce recueil de poèmes, publié pour la première fois chez Seghers en 1975, est dédié à André Molitor. Le poète avait apporté le recueil à son ami lors de sa visite en avril 1974.

filiation, c'est des poèmes de « Lecture » que « la Chine » est née. Le climat dans lequel la neige²⁷ et les événements extérieurs de cette quasi-décennie²⁸ comme ses événements intérieurs ont pu être perçus n'a été rendu possible que par une extrême attention au corps et à ses signes. Plus cachée il y a une autre liaison, « la Chine » c'est la perception de la colonne vertébrale comme lieu d'échange de l'esprit et du corps, du haut et du bas. C'est aussi constamment une perception du corps par l'intérieur jusqu'au « si je n'entre pas dans la tanière du tigre... » La tigre étant Dieu, mais étant aussi la mort et l'avenir, le temps œuvre du corps.

Le long chemin dont parlait Leclercq je pense l'avoir parcouru, comme l'enfant prodigue. Je crois avoir épuisé les compensations, ou presque. Certes quand je lis l'Évangile, le nombre des menaces, la physionomie de Dieu juge me déplaît [sic]. Ne jugez pas me semble toujours une parole exacte qui s'applique à Dieu comme à nous. Cela ne m'arrête pas, je vois bien que chaque époque doit épurer l'image qu'elle se fait de Dieu pour arriver à une approche plus vraie. Seulement rien ne me pousse pour le moment à aller plus loin que le nom de Dieu. J'aimerais aller plus loin mais ce serait un mouvement volontariste qui me semble faux et que je serais d'ailleurs incapable de faire. Je ne conçois pas de pousser ma volonté plus loin que la prière. Le reste, s'il doit avoir lieu ne me paraît pas dépendre de moi.

Pour changer de plan, j'ai reçu un mot de Jean Remiche²⁹ me disant qu'il y aura pour le prix de littérature une réception le 29 mai au cabinet du Ministre de la Culture. Je me rendrai donc à Bruxelles le 27 sans doute ou le 28 et y resterai 2 ou 3 jours. J'espère te voir à cette occasion. Je n'ai plus eu de nouvelles de M. Verecker³⁰ [,] est-il opportun de tenter de le voir lors de mon passage à Bruxelles ?

Notre situation est en train de redevenir très critique, dans trois mois nous serons à peu près à bout de ressources. Je pourrais travailler à Paris mais pour m'y installer il faudrait que j'aie pu vendre un de mes immeubles. C'est très difficile, lent, aléatoire dans les circonstances actuelles. C'est en somme à partir de l'automne ou de l'hiver qu'il me faudrait trouver un travail –même très modeste³¹– pour me permettre d'attendre un peu.

27 Sur le rôle de la neige dans l'inspiration et la créativité de l'auteur, voir l'article de Béatrice Bonhomme, « La Chine intérieure de Pierre Jean Jouve et d'Henry Bauchau », *Henry Bauchau, écrire pour habiter le monde*, C. Mayaux et M. Watthee-Delmotte éd., Saint-Denis, PUV, p. 241-254.

28 Lecture douteuse de ce mot.

29 Jean Remiche fut administrateur général des Arts et Lettres au ministère de la Culture française de Belgique et Président de la Société des amis d'Apollinaire.

30 Orthographe incertaine. Il s'agit sans doute de la personne dont Henry Bauchau relate la rencontre décevante dans son journal à la date du 4 avril 1974. Voir AD, p. 144-145.

31 Note d'Henry Bauchau : « J'insiste un peu sur ce point car il me semble que lorsque mes amis pensent à cet égard à moi [,] ils songent à quelque chose d'une certaine importance. Or cela m'importe peu, je serais prêt à faire à peu près n'importe quoi. Il ne s'agit que de pouvoir tenir le coup un certain temps. »

J'aimerais avoir ton avis et savoir si je dois demander un rendez-vous à Verecker, je ne voudrais pas faire un impair en ayant l'air de le presser. D'autre part dans deux ans j'espère que mon problème sera réglé, c'est l'année 75 qui sera difficile à passer.

Je suis très amicalement à toi. À bientôt j'espère.

Henry.

R. 21-6 [1989]

Mon cher Henry,

Ta lettre me parvient ce matin. Depuis plusieurs jours, je me disais qu'il fallait t'écrire. Tu m'as devancé : merci. Nous n'avons en effet plus eu de contact après ton passage à Bruxelles pour la représentation de *Gengis Khan*³². Depuis, nous avons avec toute notre famille vécu des semaines fort cruelles. Notre petite-fille Sabine est en effet morte du cancer il y a un peu plus de quinze jours, après quatre mois de lutte contre cette horrible maladie. C'était une enfant adorable à tous les égards et qui, à 21 ans, promettait beaucoup et avait déjà un rayonnement exceptionnel. Nous avions avec elle une grande intimité. Inutile de te dire que cette période a été entièrement dominée par ces événements, où s'est heureusement manifestée une solidarité familiale extraordinaire. À présent, il nous faut vivre non pas sans elle, mais avec elle d'une autre manière.

Merci des nouvelles que tu me donnes. Nous avons appris avec plaisir les honneurs que t'a décernés Tournai, ville natale d'Édith. Pour le projet de Constitution de M. Leclercq, je suis d'accord avec toi : c'est dans le groupe éphémère constitué par Paul Veldekens³³ qu'il faut en rechercher l'origine. Je n'ai rien su de la chose, car j'étais encore en ce moment en France avec mon régiment. Mais c'était le temps où la plupart des gens avaient en poche un projet de Constitution qu'ils ont tenté de faire oublier ensuite.

Tu me demandes des nouvelles de René Micha. Il ne va pas bien. La maladie de Parkinson fait chez lui des progrès. Elle n'affecte nullement l'intelligence, et il écrit encore, mais a beaucoup de peine à se déplacer, mange trop peu, parle assez

32 La pièce a été mise en scène par Pierre Laroche et Jean-Claude Drouot et jouée tout au long de l'année 1989, et notamment au Théâtre National de la Communauté française de Belgique du 14 février au 3 mars. Les comptes rendus critiques avaient été réservés., le journaliste Jacques Hislaire notamment écrit une critique négative de la pièce dans *La libre Belgique* des 18 et 19 février 1989 (« *Gengis Khan* : la mégalomanie étouffe un beau texte »). Jean-Claude Drouot, René Bloem, rédacteur en chef du quotidien, Henry Bauchau et Jacques Hislaire échangèrent alors des courriers, le journaliste manifestant son respect pour l'œuvre de Bauchau. Voir archives du Fonds Bauchau ; nous devons toutes ces précisions à la diligence de Jérémy Lambert.

33 Bâtonnier de l'ordre des avocats de la Cour de cassation, Paul Veldekens est un proche du Roi Léopold III pendant la guerre et pousse en faveur d'un ralliement à l'Ordre Nouveau.

difficilement. Ghislaine porte un poids très lourd et est fort seule. Cela lui ferait sûrement du bien que tu lui fasses signe.

Oui, *Guerre et Paix* est un très grand livre. As-tu lu *Vie et destin* de Vassili Grossman³⁴ que je viens de relire ? Sinon, fais-le immédiatement (Julliard, ou en poche, Presses-Pocket en 2 vol.). Sans se situer au niveau de Tolstoï, c'est aussi un chef-d'œuvre (selon moi) et le pendant de *Guerre et Paix* pour la deuxième guerre mondiale.

Tout bouge. L'écroulement de l'idéologie marxiste-léniniste et ses effets dans l'Est sont extraordinaires. Deux préoccupations : que cela ne nous donne pas trop bonne conscience, et que cela ne se termine pas en U.R.S.S. et en Chine par le chaos ou le règne des seigneurs de la guerre.

Affectueusement à vous deux,
André
16 juin 1989

21 juin 89

Mon cher André

Nous sommes, Laure et moi, très tristes d'apprendre la mort de votre petite-fille Sabine et nous vous adressons à tous nos condoléances. En 80 j'ai vécu la mort par le cancer de la femme de mon fils Christian et c'est une maladie qui laisse chez les vivants une trace profonde quand elle atteint un être jeune. J'ignorais tout du drame que vous viviez sans cela je ne serais pas resté si longtemps sans t'écrire.

Merci des nouvelles que tu me donnes de René. Je vais suivre ton conseil et écrire à Ghislaine

Quant à moi, sur le conseil de deux éditeurs auxquels je l'ai montré, je reprends mon roman afin de le réduire, et comme on m'a dit : « de faire sortir le roman du livre » !

Je ne connais pas *Vie et destin* mais je vais l'acheter et le lire. Je viens de relire *L'Otage* et *Le Pain dur*, deux des œuvres de Claudel³⁵, pleinement au centre de

34 Dissident soviétique d'origine ukrainienne, Vassili Grossman (1905-1964) fut victime de la censure et mourut peu d'années après avoir achevé son livre qui fut confisqué et détruit. Le livre est publié en Suisse en 1980 grâce aux microfilms apportés par Andréï Sakharov, et ne sera publié en Russie qu'en 1989. Le livre est une grande fresque de l'histoire de la Russie, centré sur la bataille de Stalingrad.

35 On trouve dans la bibliothèque du Fonds Henry Bauchau plusieurs ouvrages de et sur Claudel : *Partage de midi. Version de 1906 suivie de deux versions primitives inédites et de lettres, également inédites, à Ysé*, présenté, établi et annoté par Gérald Antoine, Paris, Gallimard, 1994 (Dédiacé par l'auteur : « À / toi Henri Bauchau, / mon éminent confrère à / l'écriture royale / cette édition d'un Claudel / qui n'a pas fini de livrer / ses mystères / en ton sympathique hommage / Gérald Antoine » ; *Correspondance. 1899-1926*, préfacée et annotée par Robert Mallet, Paris, Gallimard NRF, 1949 ; Paul

son inspiration et pourtant différentes par le contexte politique et social qui les soutient. Quelle force, quel accord du fond, de la forme et du rythme profond de la parole. Dans un article du *Débat*³⁶ [,] George Steiner dit que le XXI^e siècle sera peut-être le siècle de Claudel.

Je pense comme toi que les événements en U.R.S.S. et en Chine sont d'une importance capitale. J'espère qu'ils seront capables des transitions nécessaires. Il me semble que les étudiants chinois, après leur démonstration de force et d'accord avec la population, n'ont pas su battre à temps en retraite, de manière à rendre plus possible la fin du séjour de Gorbatchev³⁷ – qui était d'un intérêt national considérable pour la Chine – et à se contenter de faire peser une forte menace dont il aurait dû tenir compte. La bonne conscience occidentale et le retour au³⁸ rôle de donneurs de conseils, auxquels depuis la décolonisation on avait renoncé, m'ont paru affligeants.

Affectueusement à vous deux
Henry

13 juillet 1989
R. 8-8

Mon cher Henry,

Je reprends ta lettre du 21 juin pour enchaîner sur certaines des nouvelles que tu m'as données. D'abord je constate que les éditeurs te demandent de "revoir ta copie". En tant qu'ami, je trouve cela vexant, car tu as passé tant de temps à écrire ton roman que ce travail de remise sur le métier doit être fastidieux. Dois-je croire que cette exigence a des explications commerciales ? Ce n'est pas impossible quand on les connaît. J'espère en tout cas que cette besogne ne te fatiguera pas trop et que ces messieurs accepteront bientôt – l'un ou l'autre – définitivement ton manuscrit.

Claudel et Louis Massignon, *Correspondance. 1908-1914*, texte établi et annoté par Michel Malicet, Paris, Desclée de Brouwer, 1973 et le *Cabier Paul Claudel 4. Claudel diplomate* (Paris, Gallimard NRF, 1962) dont les pages ne sont toutefois pas coupées.

36 Il s'agit de « Présence des classiques » dans *Le Débat*, numéro 54 de mars-avril 1989. L'article s'inquiète du déclin des classiques dans la culture scolaire et universitaire, et en vient à interroger la hiérarchie des genres ; George Steiner écrit alors : « Nous sommes, depuis la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'heure du roman et de ses constellations satellites telles que le cinéma et la narration télévisée. Le statut encore marginal des drames de Claudel (auxquels pourrait appartenir le XXI^e siècle) montre à quel degré la hiérarchie des genres ne met plus en première place le drame poétique-tragique et l'échelle épique dont il est issu. » (p. 22).

37 Depuis les années soixante, diverses divergences avaient instauré un climat de défiance entre la Chine et l'URSS. La visite du leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev au mois de mai 1989 marquait une nouvelle étape dans les relations sino-soviétiques. Mais cette visite historique fut perturbée par la contestation étudiante qui secouait la Chine à ce moment-là et se terminera dans le bain de sang de la place Tian'anmen au début du mois de juin 1989.

38 « retour au » a été ajouté dans l'interligne supérieur.

Ce que tu me dis de la relecture de *L'Otage* et du *Pain dur* m'intéresse spécialement, en vieux claudélien que je suis. C'est vrai que ces deux pièces se rangent parmi les plus fortes de ses œuvres. Il est, par ailleurs, frappant de constater combien son théâtre (moins sans doute sa poésie, cependant aussi grande malgré bien des déchets, et son extraordinaire prose) combien son théâtre, dis-je, jouit d'un succès posthume dans une société aussi désacralisée que la nôtre.

Je n'ai plus mis le nez depuis longtemps dans le livre que j'ai consacré à Claudel³⁹ jadis⁴⁰. Mais quand je me souviens de son contenu, je me dis que je devrais faire ce que St Augustin appelait une *Retractatio*, non pas une rétractation, mais une tout autre manière de traiter le sujet. Il est vrai que j'ai appris sur lui depuis 1945 beaucoup de choses qui ont été reprises dans la grande biographie publiée récemment par Gérard Antoine. Mon livre était une sorte d'hommage fort juvénile encore et dépourvu de recul. La parole de George Steiner que tu me cites sur « le XXI^e siècle, siècle de Claudel » m'intrigue. Si tu pouvais me donner à l'occasion des précisions à ce sujet ou m'envoyer la photocopie de l'article, j'en serais heureux. Je ne connais la revue *Le Débat* que de nom, ce qui prouve que je commence à devenir fort ringard. Je crois que c'est Nora qui la dirige⁴¹ ? – J'ai une grande admiration pour Steiner, bien que je n'aie lu que peu de choses de lui, cela semble un des hommes universels que la Mitteleuropa produit de temps en temps⁴².

Quant aux événements dont nous sommes à l'est les spectateurs passionnés, je partage ton opinion sur l'attitude un peu facile des pays occidentaux à leur égard, de ces pays mêmes où il y a à peine plus d'une génération l'*intelligentsia* de gauche, ses plus grands représentants compris, se mettait de manière incompréhensible et un peu écœurante à la remorque du stalinisme. Un peu de modestie nous siérait (encore que personnellement je n'aie jamais donné dans ce panneau).

J'imagine que vous allez un peu changer d'air. De notre côté, nous comptons aller en Provence du 13 août au 11 septembre. Je traverse, je l'avoue, une période un peu difficile : manque d'inspiration pour écrire, impression de n'avoir plus rien à dire que des banalités, ennuis de santé mineurs mais fort désagréables, – et le lourd contrecoup de la mort de Sabine, qui laisse, comme tu le dis, des traces profondes. Il faut surmonter tout cela.

Je vous souhaite pour ce temps de vacances non pas un bon repos car ce ne sera pas le cas, mais cette autre manière de vivre qui est tout de même rafraîchissante.

Affectueusement de nous deux

André

39 André Molitor, *Aspects de Paul Claudel*, Paris, Desclée de Brouwer, 1945.

40 Le mot apparaît au-dessus d'un syntagme biffé.

41 Pierre Nora a fondé la revue *Le Débat* en 1980.

42 Si George Steiner est né à Paris en 1929, ses parents, juifs viennois, avaient émigré d'Autriche en France pour fuir l'antisémitisme.

Montour
Montour 8.8.89
F 37420 Avoine
R / à Paris le 15.8

Cher André

Oui, nous sommes à la campagne depuis la mi-juillet et cette lettre te rejoindra peut-être aussi en vacances. Les miennes sont fort travailleuses, je reprends de fond en comble mon livre et l'élague environ d'un tiers. Les conseils des éditeurs m'avaient déçu et irrité. Étant donné les conditions de manque de continuité dans lesquelles ce livre s'est élaboré [,] je savais qu'il était un peu hybride mais je me disais, comme les romanciers du 19^e souvent, que la composition d'un roman n'est pas ce qui importe le plus. Je m'étais donc laissé aller à des digressions, réflexions et explications. Je dois éliminer ce commentaire, je me rends compte que ce sont des exigences de l'époque. Si j'y arrive [,] le livre sera autre mais peut-être meilleur. Plus de rigueur devrait me permettre d'y parvenir. J'y travaille maintenant de bon gré mais ce fut une déception d'abord, une épreuve pendant un temps.

De George Steiner je n'ai lu que deux ouvrages, l'un vraiment important : *Les Antigones*, chez Gallimard Bibliothèque des idées je crois⁴³. *Le Débat* est un mensuel que je ne suis pas régulièrement. Le n^o « Questions à la littérature » est intéressant, un peu inégal comme ces sortes de n^{os}⁴⁴. Ce doit être le n^o de mars ou d'avril de cette année.

Mon admiration pour Claudel s'est ravivée par la lecture mais aussi en voyant à la TV. *Le Soulier de satin* mis en scène par Vitez. C'était un peu long à la fin mais dans l'ensemble superbe. Je ne connais pas encore malheureusement la biographie de Gérard Antoine⁴⁵ mais je vais me la procurer. Je dois avouer que parfois Claudel m'énerve cela ne l'empêche pas d'être immense. Après tout Shakespeare aussi est parfois long et inégal. Chacun paie son tribut à son époque et aux idées qui l'encombrent. Le génie est au-delà. Je ne connais pas du tout l'œuvre biblique de Claudel ni son journal. Qu'en penses-tu ? En fait je connais son théâtre et ses poèmes et les *Conversations dans le Loir et Cher*. Mais je me sens prêt à faire l'effort pour le reste si cela en vaut la peine.

Pour le moment je lis et relis surtout des poètes : Rilke – Borges⁴⁶ – *L'Odyssée*

43 George Steiner, *Les Antigones*, traduit de l'anglais par Philippe Blanchard, Paris, NRF, Gallimard, 1986.

44 Le sommaire de ce numéro comportait des noms prestigieux comme ceux de Marc Fumaroli, Jean Molino, Jean Starobinski, Paul Benichou, Jacques Legoff, Pascal Quignard, Yves Bonnefoy, Hans Robert Jauss...

45 Paul Claudel, *ou L'enfer du génie*, Paris, Robert Laffont, 1988.

46 *Jour après Jour*, le *Journal d'Edipe sur la route* pour les années 1983 à 1989 évoque très souvent Borges, ses œuvres ou sa personnalité, d'autant que l'écrivain argentin meurt à Genève le 14 juin 1986. Henry Bauchau commente ainsi sa mort : « J'apprends la mort de Borges. Je n'admire pas seulement en lui l'un des plus grands écrivains, un des plus grands esprits de notre époque, mais aussi l'homme qui a su faire face à la cécité avec tant de courage. Qui a pu rester voyant en devenant aveugle et découvrir, à la fin de sa vie, son Antigone. » (JJ03, p. 204).

traduite par Philippe Jaccottet⁴⁷ – Grosjean – Delaveau dont le premier livre *Eucharis* contient de belles choses⁴⁸.

Je comprends que tu traverses une période difficile, il faut “laisser se faire”. Borges dit que « la grande angoisse est la prolixité du réel »⁴⁹. Je trouve cela vrai, mais sous cette prolixité il y a un sens qui parfois nous découvre une de ses parcelles, puis une autre, l'ensemble du chemin restant obscur.

Bonnes vacances. Nos affections à vous deux

Henry

Je te joins un article du Nouvel Obs. qui te montre l'évolution des esprits à propos de Claudel⁵⁰.

1050 Bruxelles
Rue Louis Hymans 40 Bte 11
TÉL. (02) 344 32 11
11 novembre 1999

Cher Henry,

Edith et moi venons de terminer la première lecture des *Exercices du matin* que tu nous as envoyés. Je dis la première parce que ce sont des textes qui doivent être relus pour en extraire tout le suc. Tout est beau. Il y a des textes dont on a la clé, notamment tes évocations d'enfance et de jeunesse, celle du Louvre. Pour d'autres,

47 « Depuis deux jours, lecture de *L'Odyssée* dans la magnifique traduction de Philippe Jaccottet. C'est une lecture dont il me semble que je sors chaque fois fortifié. » *Ibid* en date du 17 août 1989, p. 419.

48 Philippe Delaveau, *Eucharis*, Paris, Gallimard, 1989. Ce recueil ne se trouve pas dans la bibliothèque du Fonds Henry Bauchau à Louvain-la-Neuve ; en revanche on y trouve les livres suivants : de Rilke : *Le testament*, éd. établie par Ernst Zinn, trad. par Philippe Jaccottet, Paris, Seuil, 1983 et *Correspondance à trois. Été 1926*, textes allemands trad. par Philippe Jaccottet, Paris, Gallimard NRF, « Du monde entier », 1983 ; de Borges : *L'auteur et autres textes*, El Hacedor, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1982 ; *Entretiens sur la poésie et la littérature* suivi de *Quatre essais sur Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, « Essais », 1990 ; Jorge Luis Borges et M.E. Vasquez, *Essai sur les anciennes littératures germaniques*, Paris, « 10/18 », 1970 ; Jorge Luis Borges et Adolfo Bioy Casares, *Chroniques de Bustos Domecq*, Paris, Denoël, « Les Lettres nouvelles », 1970 ; de Jean Grosjean, *Araméennes*. Conversations avec Roland Bouhéret, Dominique Bourg et Olivier Mongin, Paris, Le Cerf, 1988. On ne trouve pas semble-t-il la traduction de *L'Odyssée* par Philippe Jaccottet, mais plusieurs recueils de ce poète avec lequel il entretint des liens d'amitié. Voir extraits de la correspondance entre les deux hommes publiés dans la *Revue Henry Bauchau n°3*.

49 Henry Bauchau a repris ce propos dans un de ses articles publié dans *Le Journal des psychologues*, 2009/9, n°272, p. 40-43, intitulé « Le rêve dans la vie d'un écrivain » : « José Luis Borges écrit que “la nuit nous délivre de la plus grande angoisse, la prolixité du réel” ». Nous n'avons pas retrouvé la source de cette citation.

50 Phrase écrite perpendiculairement dans la marge de gauche.

c'est plus complexe, par exemple celui de L'enfant bleu. Mais l'absence de clé ne le rend pas moins attachant. Une fois encore, merci de ce don qui rappelle et renforce notre amitié. Pendant plus de la moitié de notre existence, cette amitié a été à peu près exclusivement épistolaire dans son expression. Elle n'en demeure pas moins vive pour cela. Nous avons spécialement pensé à toi dans les derniers temps, où tu as dû opérer⁵¹ un travail de deuil et de recentrement de ton existence qui est toujours difficile⁵². J'espère qu'il se déroule comme il le faut et la publication de ce petit livre en est le signe.

Soit dit en passant, la présentation en est parfaite et originale. Actes Sud est à cet [*mot illisible*] d'un grand succès.

Quant à nous, nous sommes tous deux atteints de maux divers qui compliquent l'existence et qui ont pour effet principal de fortement limiter notre activité ménagère et productive. Nos enfants nous apportent une aide et un réconfort précieux. Je n'ai pas encore trouvé un moyen d'expression dans les bornes qui me sont imparties, sauf le journal qui manque souvent d'originalité et de matière. Après tout, il n'est dit nulle part que l'on doit écrire jusqu'à la fin. Réfléchir et tenter de prier trouvent plus qu'ailleurs leur place dans le fragment de vie qui nous reste. Et puis, il y a une grande sagesse dans le début et la fin d'*Exercices* :

“... et la règle est d'apprendre à rire
hommes
avant de mourir.”
“Seigneur, s'il faut conclure, si l'on doit vivre encore
Fais que ce soit toujours dans la simplicité...”

Affectueusement de nous deux

André
Excuse l'horrible plume
prise au hasard⁵³

51 Lecture douteuse de ce mot.

52 André Molitor fait allusion à la mort de Laure en juin 1999.

53 La graphie de cette lettre est très empâtée, d'où les difficultés de lecture. Mais nous aimons le clin d'œil de cette fin provisoire de la correspondance ici présentée.